

# La gestion de la propreté à Fès : de l'importance de la compréhension des territorialités cachées pour une formation/information des habitants

Frédérique JACOB –  
CIREL - Théodile EA4354  
ESPE Lille Nord de France

*« Quand s'efface la durable distinction de la ville et de la campagne, de l'urbain et du rural et de leurs actuelles catégories intermédiaires, donnerait un rôle essentiel à la refondation des territoires de la vie quotidienne. » J.P. Ferrier*

## **introduction : définition de la propreté – intérêt pour la thématique rapport urbain rural**

Notre postulat de départ est que toutes les villes, historiquement et géographiquement parlant, tenteraient d'améliorer l'état de propreté. Les édiles chercheraient à améliorer l'état de propreté de la ville dont ils assurent la gestion. Cette volonté, souvent affichée, n'appréhenderait pas la complexité de la tâche à mener. Considérer la propreté urbaine comme le simple fait d'installer des poubelles et d'organiser le ramassage des ordures ménagères, serait réfuter la polysémie et la complexité de ce concept. L'état de la propreté urbaine est révélatrice de cette difficile compréhension des pratiques collectives et individuelles où le tout est plus complexe que la somme des individualités. La propreté urbaine, à l'instar du paysage comme l'indique à ce sujet A. Berque (Berque, 2000), n'est pas un objet mais bien une relation, en active continuité avec notre esprit. Il ne s'agit pas de savoir quelles sont les quantités et les qualités des déchets à évacuer, ni comment fonctionne la psychologie de la perception, mais de connaître les déterminations culturelles, spatiales, sociales, historiques de cette perception. Surtout que nous apprend-t-elle sur la ville, des relations entre les décideurs et les habitants et/ou les usagers ? Selon M. Clavel, *« la propreté urbaine est devenue affaire de spécialistes, le savoir du propre est séparé du vécu des habitants. Des questions relatives aux habitudes culturelles différentes présentes dans les villes ne sont pas posées, non plus que sur les différences qui affectent la perception même du sale et du propre et en relativisent l'opposition selon les villes, rendent contestable la mise en place d'un modèle unique. La propreté de la ville, malgré la référence à ses habitants, relève des techniques de gestion, d'une conception de la propreté qui l'apparente à un certain ordre public. »* (Clavel 1991) Notre propos s'intéresse plus particulièrement au rôle des représentations sociales et spatiales et des schèmes sous-jacents, issues des rapports villes-campagnes, qui les construisent. Comment celles-ci viennent interférer dans les pratiques du quotidien qui, pourtant, se veulent encadrées ?

Le cas retenu ici, est celui de la ville de Fès (Maroc) qui démontre qu'il existe une éducation à la ville, multi-séculaire (et donc à la gestion de la propreté urbaine). Nous tenterons de démontrer qu'une même ville peut receler des pratiques de gestion de propreté urbaine inscrites dans des temps différents, que ces pratiques peuvent se chevaucher, s'imbriquer voire se contrarier. L'urbanisation particulière des villes du Maroc qui juxtapose plus qu'elle n'intègre les différents types de quartiers et leurs habitants, permet de repérer ces pratiques inscrites dans des univers spatio-temporels variés. Aujourd'hui, cette éducation à la ville se perd par l'urbanisation rapide, ce qui génère des pratiques et des représentations en matière de propreté urbaine bien différentes selon les quartiers de la ville.

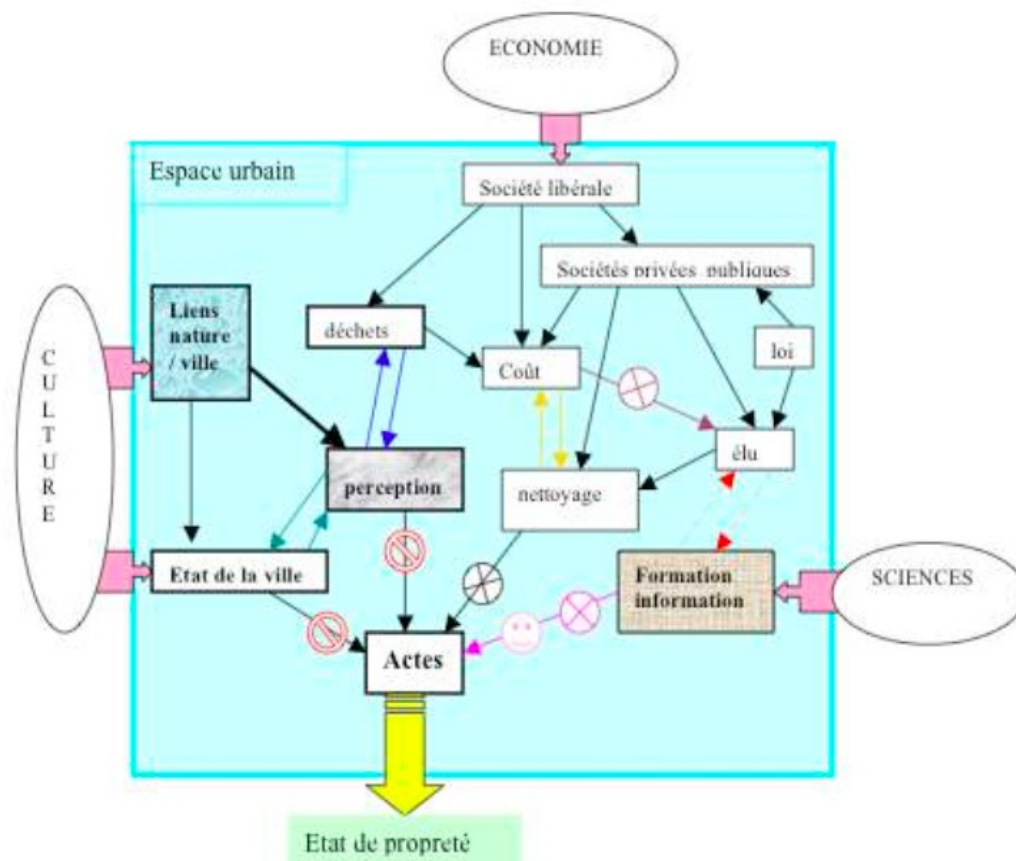
La propreté, qualité de ce qui est propre ou absence de saleté, d'ordure, est, en quelque sorte, le corollaire phénoménologique de la pollution, elle est perçue, ressentie, elle paraît difficilement

mesurable et il est bien difficile de repérer les limites au-delà desquelles un individu est incommodé, tant elles divergent d'un individu à l'autre. A. Berque rappelle que les sociétés aménagent leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font et réciproquement. Il est aisé de transformer cette phrase en : les sociétés entretiennent et respectent la propreté de leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font et réciproquement elles l'interprètent en fonction de l'entretien et du respect qu'elles en font.

Nous rejoignons M. Kokoreff (Kokoreff, 1991 ) lorsqu'il écrit :

*« le terme de propreté, dans son indétermination même, perd ses contenus normatifs et idéologiques pour constituer le vecteur d'une image de marque des villes ; les effets de moralisation dont la propreté participe se trouvent neutralisés par des valeurs de qualité et de civisme ordinaire qui lui confèrent une nouvelle légitimité sociale. On est loin des stratégies urbaines du siècle dernier visant à éviter la stagnation (des ordures, des flux d'eau ou d'air, des prostituées...) pour faire de la circulation un enjeu salutaire face à ce qui est sale donc dangereux et vicieux. »*

La propreté s'inscrit dans une lignée de représentations de notre milieu, que d'autres qualifient d'environnement, appréhendé d'une façon empathique et globale dans l'ensemble de sa réalité émotionnelle, active, cognitive, esthétique et éthique. Le succès du terme tient à son caractère



extrêmement général mais parfaitement circonstancié : il échappe à toute structuration savante a priori pour renvoyer à une réalité expérientielle qui possède un ancrage dans chaque individu singulier (figure n°1).

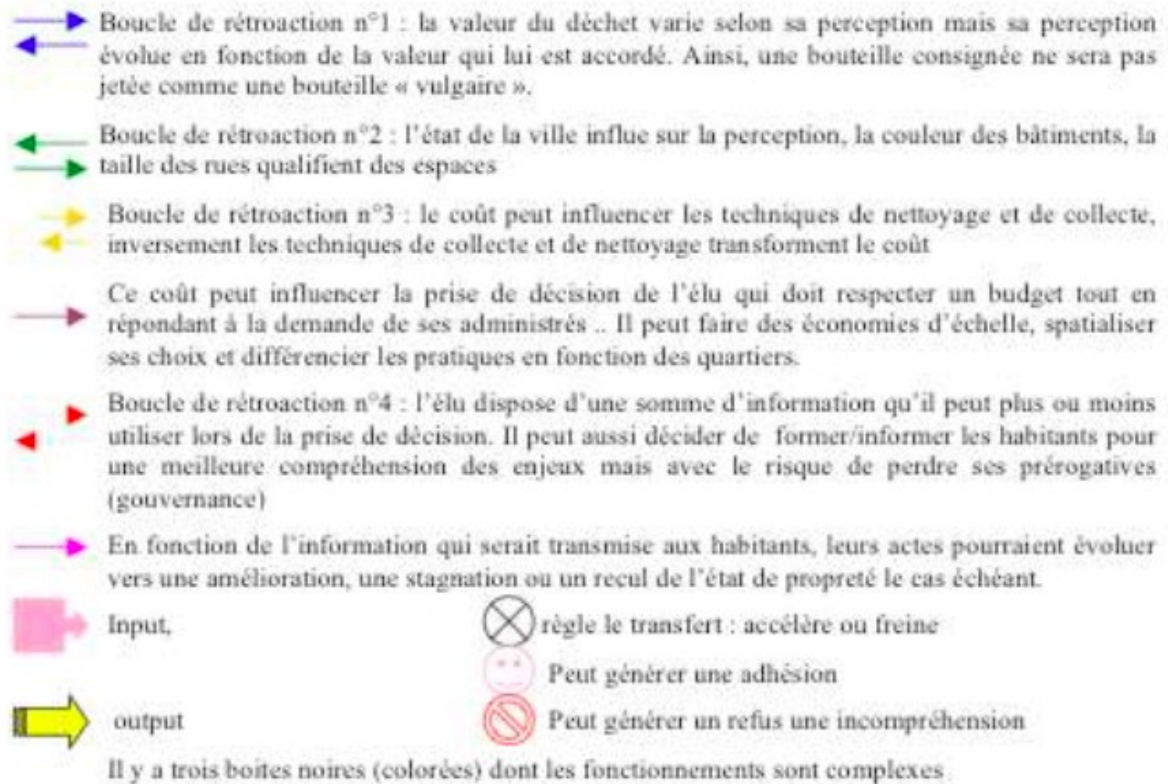


Figure n°1 : Le système « propreté de la ville »

## I – La propreté révélatrice de pratiques rurales et urbaines antagonistes

### I-1 – pratiques rurales de gestion de la propreté

Dans le monde rural, le maintien de la propreté devient l'héritier de pratiques millénaires. On peut retrouver sur la photographie n° 1 une vue de la campagne, près de Meknès, depuis le site archéologique de Volubilis, les éléments du paysage, champs de blé complantés d'olivier, qui peuvent étayer une relative permanence de pratiques ancestrales.



Photographie n°1 : vue de la campagne marocaine depuis le seuil d'entrée d'une villa romaine site archéologique de Volubilis

Le maintien de la propreté se cantonne à la maison. L'homme produit peu de déchets. L'essentiel est issu des reliefs des repas (épluchures, os, etc.) et peut être le plus souvent « recyclé », comme les déchets des animaux et, réutilisé éventuellement pour la fumure du jardin, sous forme de compost par exemple. Ce qui n'est pas réutilisable est jeté, abandonné à l'œuvre du temps ou récupéré pour être réutilisé. Dans les pays chauds, les inertes n'ont pas le même statut que ce qui pourrit, se

décompose et sent mauvais. Ils peuvent, selon A. Tauveron (Tauveron,1990) servir de remblai, devenu inutiles, ils acquièrent une nouvelle destination. Ainsi, plus que les conséquences de l'activité humaine, c'est la nature qui peut apparaître comme la responsable majeure de la saleté. La poussière, soulevée par les vents et amplifiée par les sécheresses estivales, se dépose dans les maisons ou bien, est apportée par les chaussures. Lors des précipitations, c'est la boue qui salit les abords et l'intérieur de la demeure. Face à ces éléments inexorables, la présence humaine se révèle bien modeste, voire inféodée, la lutte pour le maintien de la propreté peut paraître difficile et perpétuelle.

L'aération des maisons, des literies et des tapis favorisent la dispersion des poussières. Le lavage, à grande eau claire permet de nettoyer les sols. Le peu de mobilier favorise d'ailleurs cette pratique. Aujourd'hui encore, dans les campagnes marocaines, les tapis sont étendus, les draps aussi, permettant, de fait, à la seule pièce fermée de la maison de changer de fonction, puisque la chambre à coucher peut parfois faire office de salon de réception pour les invités.

Ces pratiques simples, associées au fait de se déchausser, permettraient et permettent toujours de maintenir l'habitat le plus propre possible. La chaussure semble perçue comme le vecteur de la souillure extérieure : elle est le contact avec la nature, elle-même perçue comme sale. En se déchaussant, pieds nus, on laisse les impuretés à l'extérieur de la maison ; elles n'entrent pas. Face à cette nature, porteuse de souillure, la religion et ses dogmes deviennent les seuls soutiens, les seuls apports de solution. Selon le Coran, « celui qui à la foi est propre ». La pratique de se déchausser pour entrer dans un lieu sacré est aussi inscrite dans les pratiques religieuses : l'entrée à la mosquée se fait pieds nus et requiert les ablutions à l'eau claire pour se laver des souillures de l'existence.

L'espace rural a ainsi son propre modèle de propreté. Le déchet, quasi inexistant en volume et en diversité, est jeté, abandonné, évacué, géographiquement, socialement et culturellement hors de l'habitat. De plus, sans valeur, il est jeté dans la nature qualifiée d'hostile. Culturellement et religieusement, le pied nu devient un élément prédominant des schèmes perceptifs de propreté. Il est alors bien distinct de la chaussure qui elle devient un élément prédominant des schèmes perceptifs de saleté et de souillure. Ce modèle sous-tend toujours le palimpseste actuel des modèles de propreté. Chacun a, dans son tréfonds culturel, ce modèle, qu'il applique plus ou moins partiellement en fonction de la prégnance des modèles suivants.

Sur le modèle graphique n°2, nous montrons cette opposition dehors / dedans, matérialisé par le couple chaussure / pied. La chaussure est le vecteur par lequel la saleté serait susceptible d'entrer dans la maison (et la mosquée). Ce schème est toujours ancré dans les pratiques actuelles, modèle qui s'étend à l'espace urbain.

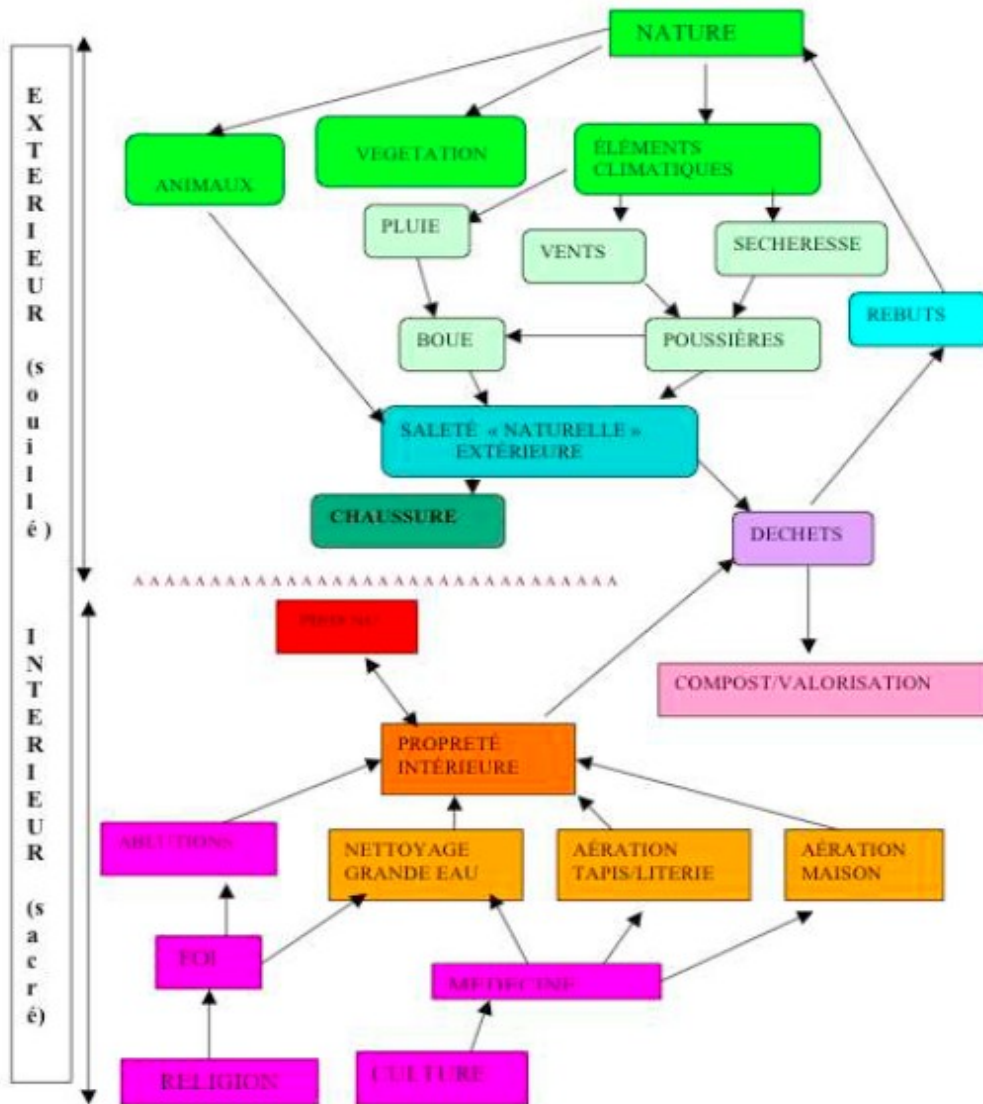


Figure n°2 : représentation de la propreté dans le monde rural musulman. La difficile lutte contre les éléments *naturels* pour le maintien de la propreté se caractérise par la dissociation pied-chaussure

## I-2-Pratiques de ville - pratiques urbaines : en Médina

Lorsque la ville se crée, au Maghreb, elle est le symbole de l'émergence d'une nouvelle civilisation, moderne, créatrice de richesse et dominante sur une partie du monde connu. Attractive, la ville se protège à l'abri d'épais remparts, photographie n°2, limitant son expansion spatiale et créant de fortes contraintes : mixité sociale, mixité économique, densités de population très fortes.



Source F. Jacob, 2005

Photographie n°2 : Mur d'enceinte (vue extérieure) de la médina de Fès

La production de déchets augmente en quantité et en variété au regard du modèle précédent, celui du monde rural. Les rebuts de la vie quotidienne (épluchures, ordures diverses) mais, surtout les déchets liés à l'activité économique créent des problèmes nouveaux associés aux nuisances sonores et olfactives méconnues jusqu'alors. La « saleté naturelle » (poussières, boues) persiste mais paraît secondaire au regard des quantités d'immondices qu'il faut évacuer de la ville. Les remèdes sont nouveaux. C'est le groupe social qui pallie à ces nouveaux besoins.

Une collecte des déchets est organisée et financée par les habitants de la médina. Moyennant une somme d'argent, un collecteur s'enquiert des besoins journaliers de chacun, il ramasse les ordures qui sont chargées sur un équidé (cheval – baudet ou âne). Les immondices sont évacuées hors de la ville, dans la campagne environnante, qui possède toujours la représentation négative ancestrale à laquelle s'associe l'image de l'archaïsme. La propreté devient une affaire sociale et crée une pression entre les habitants. La promiscuité permet et oblige le contrôle et l'éducation de l'Autre. Ainsi, chaque famille nouvellement installée est formée aux normes en rigueur de la médina. Ce sont les femmes qui contrôlent et initient. L'exemplarité est importante, créant un tissu social et des normes de référence. Les hommes, chef de famille, gèrent et règlent les conflits. En cas de litige, le Caïd intervient. L'organisation est interne au quartier, s'autorégule et paraît fonctionner tout au long des siècles, jusqu'à nos jours.

Le contraste peut être frappant entre l'exigence de propreté du domicile et l'état de saleté des espaces collectifs de la médina. Hors de la sphère domestique, la valeur du lieu perd de son importance et peut être négligée.

Au modèle rural se substitue le modèle urbain « traditionnel » de maintien de la propreté. La nature, disparaissant de l'espace urbain, n'est plus autant productrice de saleté, ce sont les activités urbaines qui la remplace, en quelque sorte. Les activités artisanales telles les tanneries, les teintureries, poteries mais aussi le commerce produisent déchets et nuisances (odeurs, bruits). C'est le groupe social qui organise le traitement et l'évacuation des immondices. Le groupe crée aussi de nouvelles normes auxquelles chacun doit se conformer sous peine d'en être exclu, en renforçant le rôle des femmes qui deviennent prescriptrices et formatrices de ces normes auprès des nouvelles arrivantes. Pourtant, des rémanences perdurent : l'aération des linges de la maison (tapis et draps), le lavage à grande eau et les pieds nus à l'intérieur des habitations.

La propreté devient un critère social fort, dans le même temps, le déchet perd sa valeur intrinsèque (recyclable pour le compost par exemple), il devient inutile sans valeur économique, mais il acquiert un coût, celui de son enlèvement. Il devient utile de lui trouver une destination, celle de la récupération, du don. Cette pratique perdure aujourd'hui.

La recherche de la propreté, figure n°3, a nécessité la transformation des pratiques ancestrales pour

leurs substituer de nouveaux gestes : au jet des détritux dans la nature succède l'évacuation organisée des déchets vers un dépôt toujours dans la nature mais éloigné de la ville ou un « recyclage » économique des déchets.

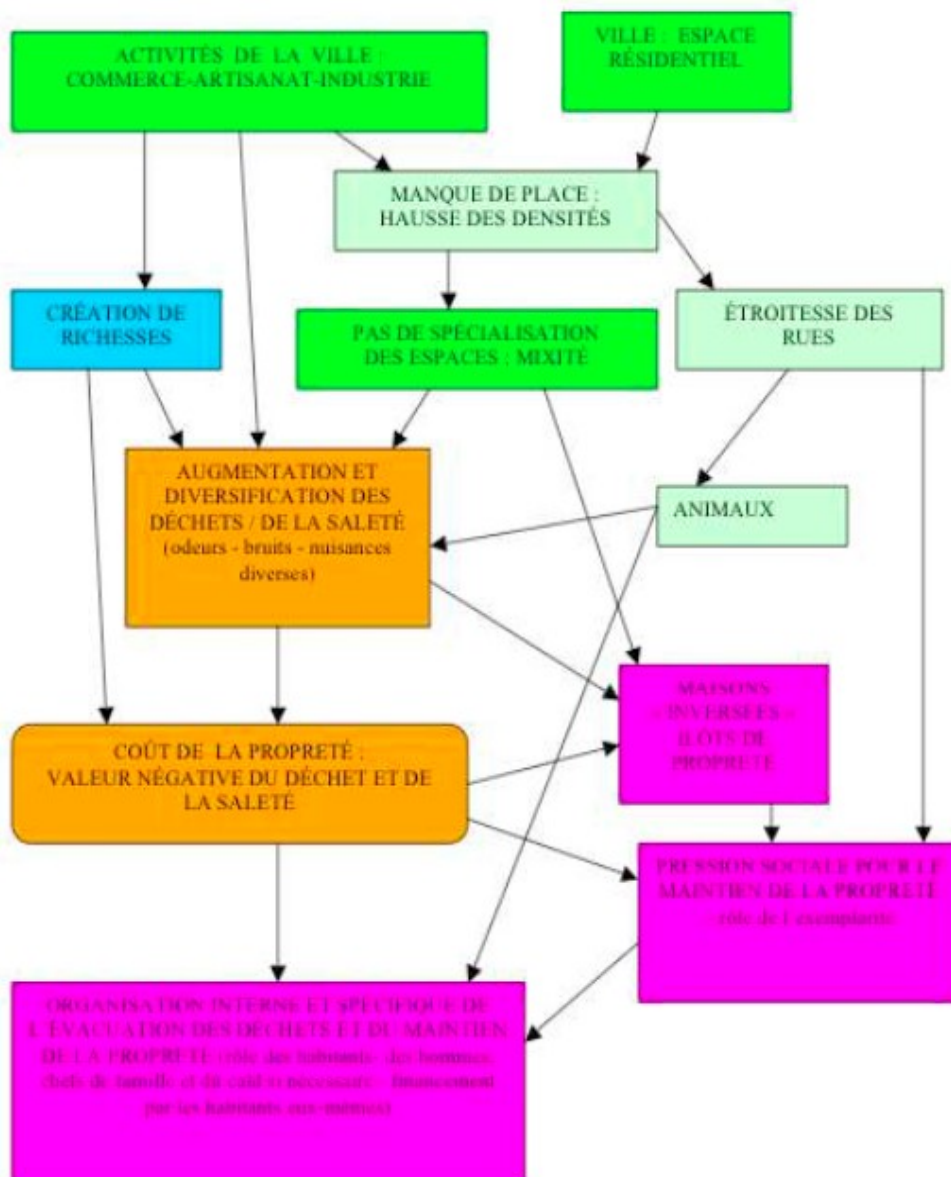


Figure n°3 : représentation de la propreté dans la ville méditerranéenne de type médina. Emergence du coût de la propreté et de la vision négative du déchet : résultante du développement économique de la ville : nouveau facteur de saleté supplantant les éléments naturels.

### I-3- le modèle urbain « moderne »

La ville nouvelle, ébauchée pendant la période de la colonisation, est bâtie selon les plans des villes des métropoles. Elle s'oppose à la médina : voies de communication larges hiérarchisées (avenues – rues – ruelles), conçues pour la circulation automobile ; une spécialisation de l'espace : les zones résidentielles sont désormais distinctes des zones industrielles, elles-mêmes éloignées des zones commerciales. La ville nouvelle est aérée, accessible, sans rempart, elle peut s'étendre sur l'espace rural environnant.

Les représentations de cette ville nouvelle sont positives chez ses habitants et relèguent la

perception de la médina à de valeurs archaïques et négatives. Cette ville, hors les murs, offre, *a priori*, toutes les garanties de propreté, mais, celles-ci se posent à l'encontre des schèmes perceptifs traditionnels. La médina « s'autorégulait » sous la pression sociale et l'exemplarité des femmes résidentes. La ville nouvelle nécessite une externalisation des besoins. La propreté urbaine est gérée par la municipalité qui organise la collecte des poubelles et le nettoyage des rues. Celle-ci peut même privatiser cette activité (société G.M.F. à Fès, filiale de Suez à Casablanca). Cette déresponsabilisation et ce désengagement des populations semblent créer plus de problèmes que d'avantages (laisser-aller, etc.). Lors des interviews à Fès, nous avons constaté que dans certains quartiers, et notamment le quartier non réglementaire mais en cours de régularisation, Montfleuri, où vivent de nombreux anciens résidents de la médina, une amicale de quartier a été créée. Elle fonctionne et gère, en s'autorégulant, les petits litiges et incivilités et règle les problèmes de propreté entre autres (nettoyage des rues, entretien des espaces verts quand ils existent, etc.). Mais, l'exemplarité et le contrôle qui existaient en médina ont disparu.

Le seuil de la porte d'entrée est devenu une limite forte entre le dehors (sale, souillé) et le dedans (propre, immaculé, javellisé). Pour autant, perdure le fait de se déchausser, lorsque l'on entre dans une maison, chacun pénètre pieds nus que l'on soit un homme, une femme, invité ou résident. L'habitation se trouve modifiée : les pièces ont désormais une seule et unique fonction : la salle à manger, le salon de réception, les chambres à coucher, la salle de bain et la cuisine. Celle-ci porte les stigmates des schèmes perceptifs : c'est une pièce *sale* où l'on trouve les légumes et les fruits, qui proviennent de la campagne et qui couverts de terre portent des souillures. La porte est close. L'alimentation repose sur les mêmes bases qu'en médina, mais, elle se diversifie peu à peu sous la pression de la mondialisation, des sociétés multinationales de l'agro-alimentaires (Nestlé, Danone, etc.) et le développement du travail des femmes. Les yaourts, l'eau minérale en bouteille plastique, les plats cuisinés, les fast-foods créent de nouveaux types de déchets. Leur diversité et leur quantité en volume augmentent fortement. Le symbole de cette mondialisation des modes de vie et de l'économie, dans les pays de Maghreb, est le sac plastique. « Gratuit », réutilisable, adapté aux besoins car indéchirable, foncé (il peut cacher le contenu aux regards des autres), il n'a pourtant aucune valeur et est jeté.

A l'image de l'habitation, les espaces urbains se spécialisent. L'industrie est reléguée en périphérie. Les zones industrielles, salissantes et polluantes, sont installées le plus loin possible du nouveau centre urbain et des zones résidentielles. Ces dernières, planifiées, organisées par les organismes municipaux, ne permettent plus la mixité sociale.

Quatre types de quartiers résidentiels réglementaires au moins, semblent coexister en périphérie de la ville nouvelle à Fès. Le quartier regroupant les villas des résidents les plus aisés, belles et vastes maisons entourées de murs hauts qui ne permettent, *a priori*, aucune intrusion. Le quartier clos par de hauts murs, gardé en permanence, regroupe des maisons individuelles où résident les catégories sociales, les plus élevées, qui protègent leurs biens et leurs personnes (notamment les enfants) face aux agressions et semblent très soucieuses d'éviter tous contacts avec les classes sociales les plus basses jugées dangereuses. Les populations, issues des classes populaires mais qui connaissent une ascension sociale, résident dans des quartiers où se côtoient de grandes maisons certes, mais en perpétuels travaux. Ces quartiers résidentiels ont une image positive auprès des couches sociales moyennes, car ils sont l'aboutissement d'un dur labeur pour réussir. Ils regroupent de petits artisans ou entrepreneurs, et des commerçants. Les employés demeurent dans les quartiers populaires, situés en périphérie, composés le plus souvent de petits immeubles de quelques étages. Parfois anciens quartiers non réglementaires, ils sont tous aujourd'hui planifiés, organisés par les agences d'urbanisme.

Les deux derniers types de quartiers ne sont pas toujours achevés, il reste des parcelles non utilisées, la voirie est large, mais les trottoirs sont impraticables. L'hétérogénéité est partout la règle : revêtement goudronné, dalles ou bien terre battue. Tout espace vide est tentant pour jeter les déchets et les ordures ménagères. Dans ces quartiers, la pression sociale est relâchée, les voisins se connaissent moins bien qu'en médina, ceci associé à l'externalisation des besoins crée une situation



de plus grande saleté. Un autre élément est manquant : les espaces verts : les parcs et jardins. En médina, le jardin, quand il existe, est privatif. En périphérie, il est souvent absent ou sur fréquenté perdant ainsi ses valeurs de quiétude et de repos, mais répondant aux besoins de sociabilité et de rencontre. .

Au modèle urbain « traditionnel » de maintien de la propreté se substitue le modèle urbain « moderne », influencé par le monde occidental dominant. Au nom de la mondialisation, les normes de propreté s'appliquent à la ville dite moderne en créant dans le même temps un volume et une diversité de déchets toujours plus importants. La spécialisation des espaces urbains et l'externalisation des besoins viennent brouiller les représentations rendant obsolètes les notions de mixité et d'autorégulation initiées par les habitants de la médina. La collecte et le nettoyage des rues sont organisés par la municipalité, déresponsabilisant les habitants. Le déchet, sans valeur en médina, ne requiert plus une évacuation mais plutôt une élimination. Le sac plastique ou la bouteille d'eau deviennent les symboles de cette société de consommation qui crée des besoins nouveaux mais aussi des nuisances nouvelles. Pourtant, l'aération des literies, des tapis, le lavage à grande eau, l'eau de javel et le fait de se déchausser lorsque l'on entre dans une maison perdurent. De même, le recours au conteneur semble ne pas répondre aux attentes des habitants. La principale nuisance dont nous avons parlé est le dégagement d'odeur, le régime alimentaire, à base de fruits et légumes, cause de nombreux résidus qui en se dégradant pourrissent, se liquéfient et exhalent des relents nauséabonds. Les déchets dans cette « boîte » fermée, installée en plein soleil, rarement nettoyée, dégage de mauvaises odeurs. Montés sur roulettes, ils peuvent être déplacés, poussés plus loin dans la rue. Les conteneurs deviennent répulsifs, ils ne jouent plus leur rôle de stockage provisoire. Nous nous accordons avec A.Tauveron lorsqu'il conclut son article en démontrant l'inadéquation entre

*« le rêve de tout technicien ou élu marocain de disposer du matériel performant et sophistiqué utilisé dans les pays riches »,*

et une analyse précise des besoins et des possibilités montre que ce matériel est fragile, complètement inadapté et qu'une vraie modernisation est à rechercher dans des techniques simples et peu chères, robustes et réparables et hermétiques.

La modernité peut s'inscrire dans une requalification des pratiques séculaires, rurales ou non, car intégrées dans un modèle plus global, telle la figure n°4 qui propose le modèle de la représentation de la propreté adapté à la ville moderne. Elle semble proche de la vision occidentale par de nombreux aspects, du fait de la demande des populations mais aussi des propositions des sociétés de nettoyage et de collectes des ordures.

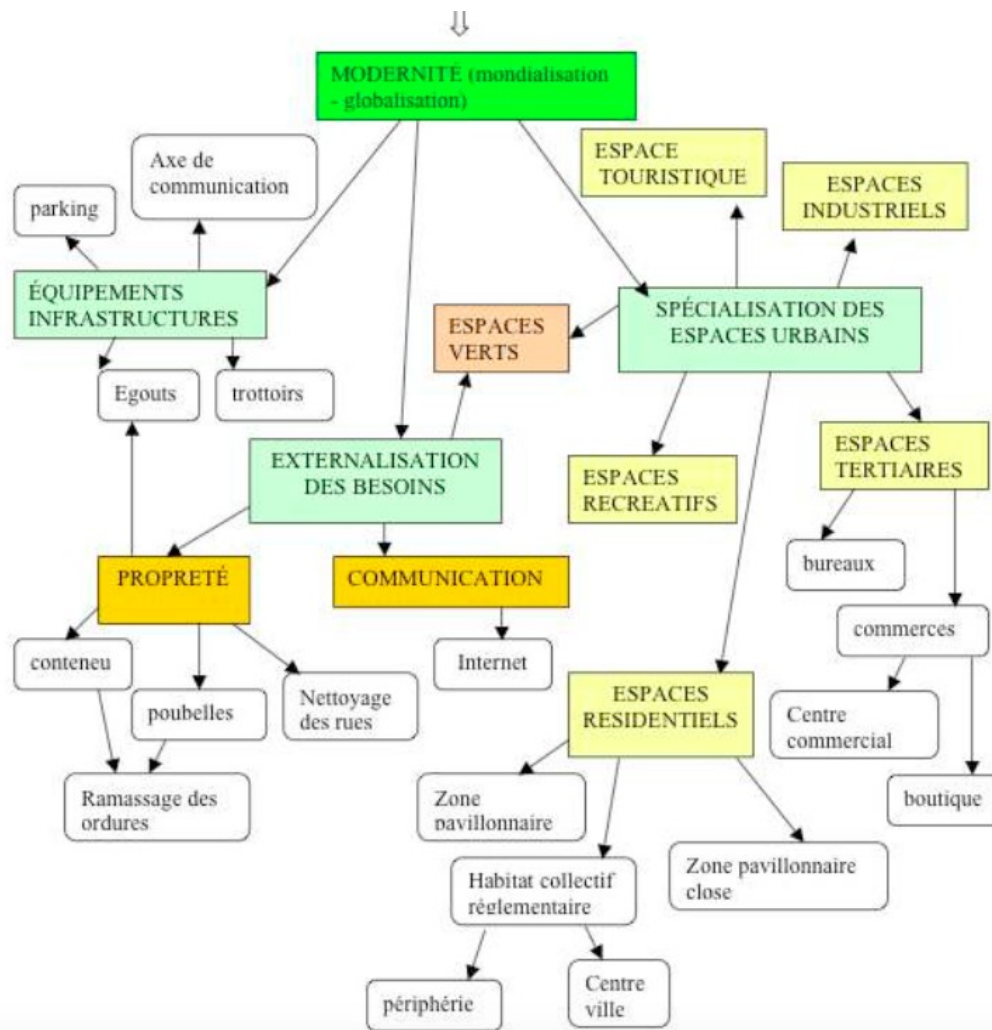


Figure n°4 : ville méditerranéenne nouvelle (post-coloniale) : la modernité devient l'élément influant sur les pratiques de propreté. Elle supplante les éléments naturels et le *capitalisme*

## **II- La propreté révélatrice de schèmes profonds antagonistes, révélateurs des relations nature/culture**

Urbaniser est donc associé à ordonner, bétonner, goudronner, diriger etc. La nature est exclue de ce lieu, elle n'y a pas sa place sauf à y être dominée, contrôlée.. Les premières villes sont entourées de remparts pour leur protection face aux envahisseurs, pillers et éléments naturels incontrôlables. Cette vision prométhéenne<sup>1</sup> de la nature est dominante : elle appelle à une domestication et une exploitation systématiques. La nature détient un potentiel, à la fois réservoir source et capital, mais elle permet aussi l'abandon du rebut, grâce à son rôle de fossoyeur.

### **II-1- des pratiques différentes, des représentations divergentes.**

Sur le modèle graphique suivant, nous avons rassemblé les trois types de pratiques que nous avons repéré grâce aux résultats des enquêtes. La figure n° 5 nous présente les pratiques, notamment en ce qui concerne la gestion des déchets, leurs origines, les conséquences sur les espaces où elles sont pratiquées et les relations entre elles. Reprenant les conclusions précédentes, les pratiques dites rurales se repèrent plus particulièrement dans les quartiers non réglementaires, souvent situés en périphérie. Il est reproché aux habitants d'être sales, peu respectueux de l'état de la ville, notamment en jetant leurs déchets près des habitations. La spécialisation des espaces urbains et l'externalisation des besoins viennent brouiller les représentations rendant obsolètes les notions de mixité et d'autorégulation initiées par les habitants de la médina. La collecte et le nettoyage des rues sont organisés par la municipalité. Le modèle urbain *traditionnel* existant en médina, avec des collecteurs locaux payés par les résidents et le rôle de contrôle et d'exemplarité des femmes, n'est donc pas transférable aux yeux des décideurs. Même si, parfois, dans les quartiers où se sont installés de nombreux anciens résidents de la médina, une amicale de quartier a été créée. Elle fonctionne et gère, en s'autorégulant, les petits litiges et incivilités et règle les problèmes de propreté entre autres (nettoyage des rues, entretien des espaces verts quand ils existent, etc.). Mais, l'exemplarité et le contrôle qui existaient en médina ont disparu. L'habitat, désormais occidentalisé (larges fenêtres s'ouvrant sur l'extérieur, appartements en immeubles ou maisons individuelles) renforce l'opposition intérieur - extérieur. Le seuil de la porte d'entrée est plus que jamais une limite forte entre le dehors (sale, souillé) et le dedans (propre, immaculé, javellisé). Ainsi, perdure le fait de se déchausser, lorsque l'on entre dans une maison, chacun pénètre pieds nus que l'on soit un homme, une femme, invité ou résident. Ainsi, dans l'espace privé survivent des pratiques ancestrales qui sont amenées à disparaître dans l'espace public.

En dernier lieu, l'exemple des quartiers dits non réglementaires qui obéissent à d'autres fonctionnements. La municipalité n'y est pas présente, elle n'organise pas la collecte des déchets, l'éducation à la ville n'est pas réalisée, les pratiques en matière de propreté semblent relever des pratiques ancestrales et rurales : évacuer les déchets hors de la maison (pas hors de la ville comme en médina), ni vers l'incinérateur comme dans les quartiers réglementaires. Ces pratiques sont perçues très négativement par les habitants des autres quartiers de la ville. On constate donc à Fès

---

<sup>1</sup> Dans la mythologie, Zeus fit attacher Prométhée par Héphaïstos sur la plus haute cime du Caucase, où un vautour lui dévorait le foie. Il persista dans une attitude de défi et refusa de se soumettre à la tyrannie de Zeus. Il fut délivré, trente ans plus tard, par Héraclès : l'intelligence était sauvée par la force... Avec le feu, don de Prométhée aux hommes, la culture prenait son essor et permettait à l'homme de compenser les insuffisances de la nature. C'est pourquoi certaines légendes attribuent à Prométhée l'enseignement aux hommes de toutes les connaissances du début de la civilisation : construction des maisons, domptage des animaux, écriture,...

Dans la mythologie, Apollon fut chassé de l'Olympe. Il devint berger sur la terre et encouragea une vie saine, calme et douce en bonne harmonie avec la nature. Il s'oppose ainsi à Prométhée qui privilégia une action civilisatrice et dominatrice de la nature.

des pratiques en matières de propreté urbaines très spatialisées, selon des schèmes de pensée très différents.

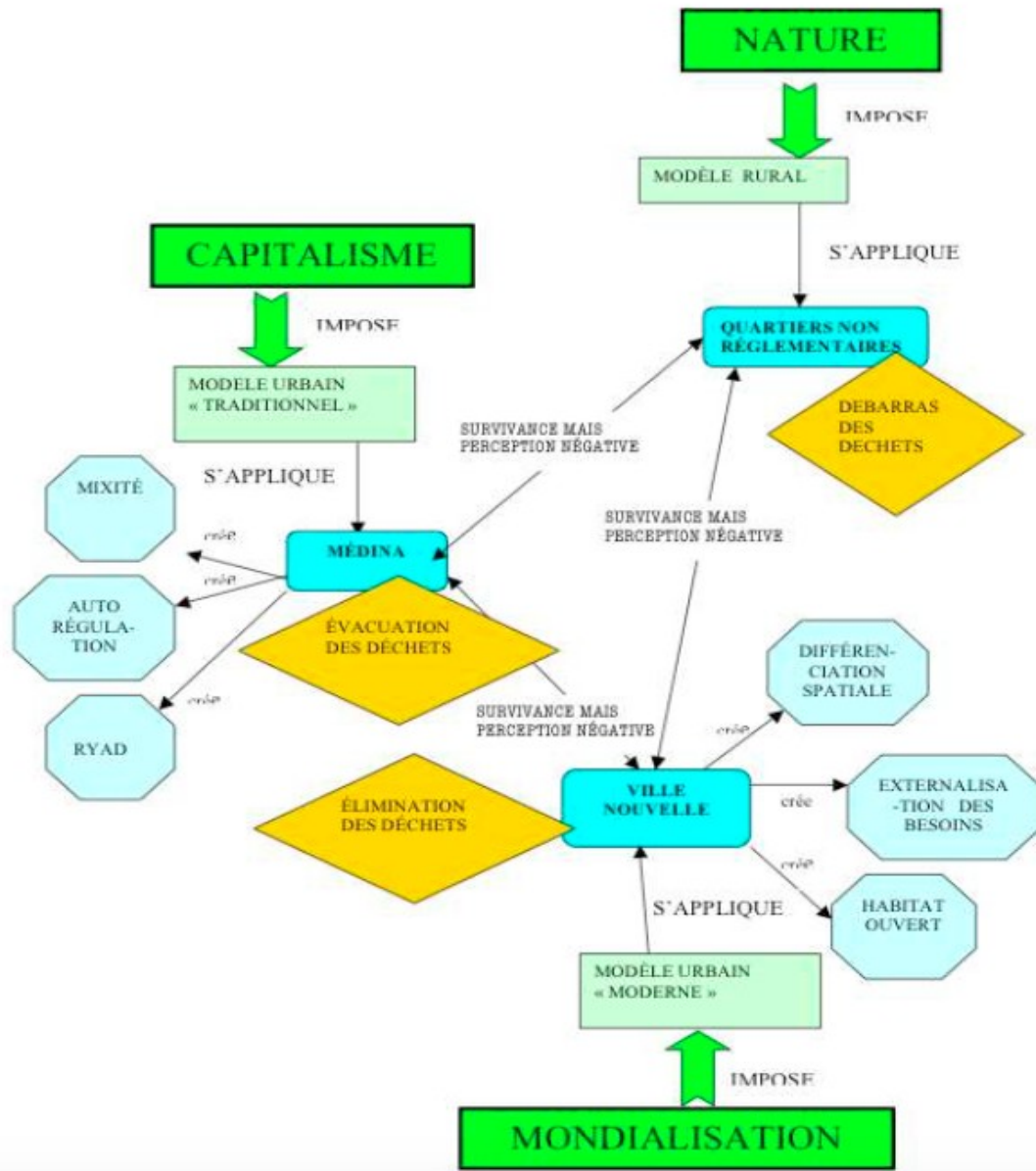


Figure n°5 : modèle graphique : superposition des trois types de pratiques dans un même ville.

**II-2 – une juxtaposition de modèles : une production de territoires urbains, héritée des relations villes campagnes (urbain/rural) et qui perdure.**

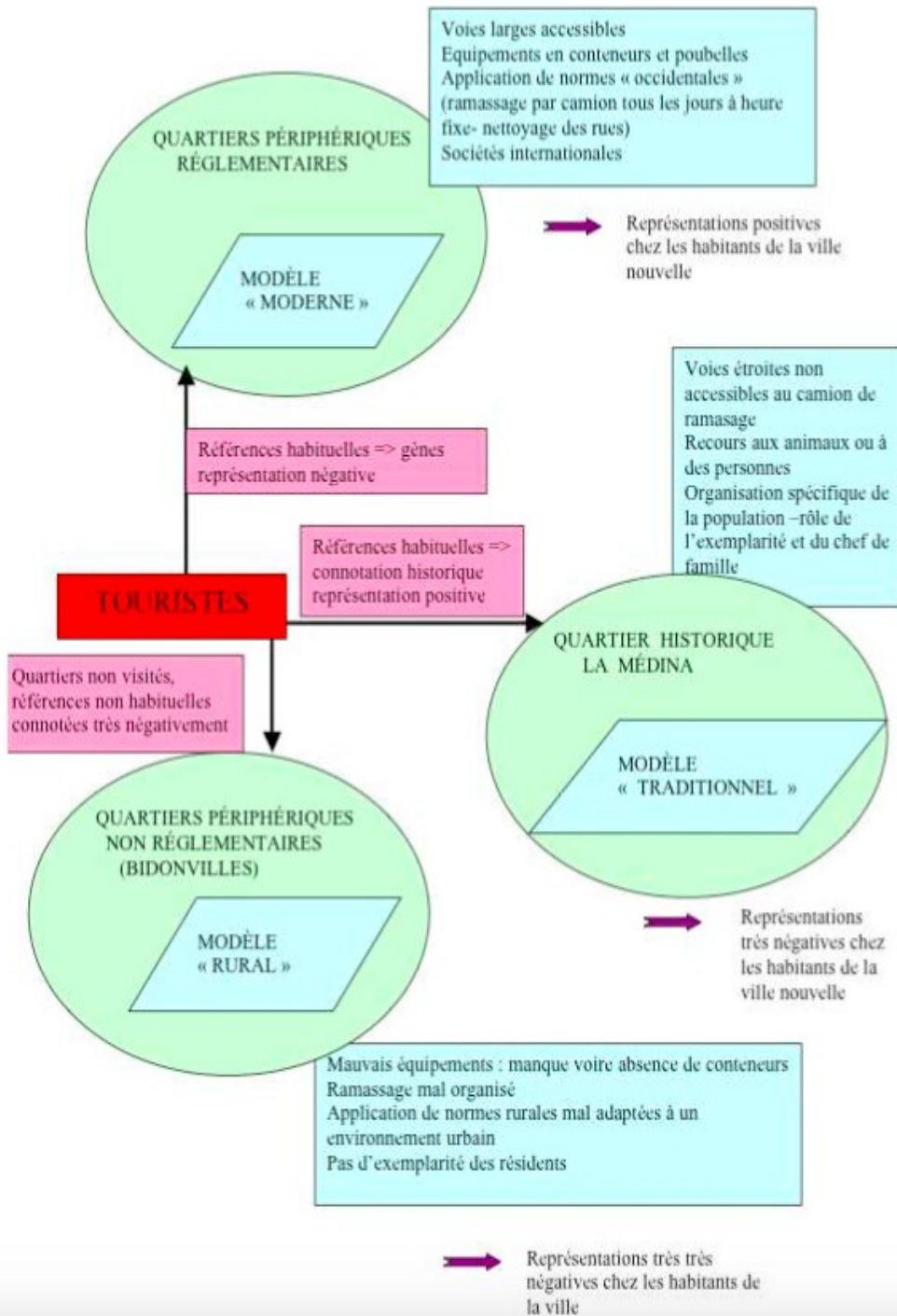


Figure n°6 : représentation de la propreté en fonction des différents types d'espaces urbains

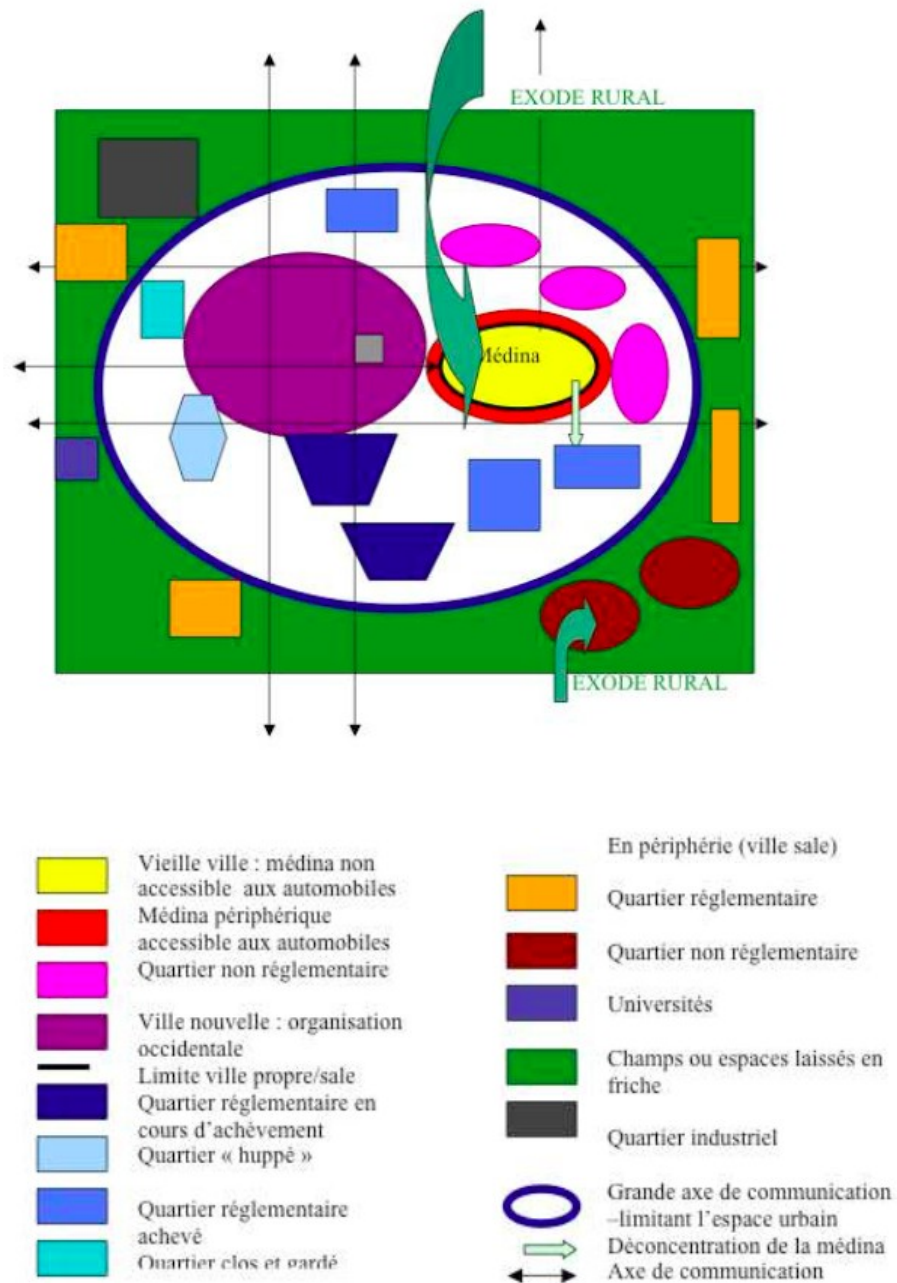


Figure n° 7 : modèle graphique : structures spatiales de la ville de Fès en fonction de la représentation de l'état de propreté de ses habitants

### conclusion

La propreté urbaine est bien affaire de spécialistes, d'experts, validée par les décisions politiques. Ils imposent de nouvelles normes. Or, le savoir du propre semble bien séparé du vécu des habitants. Nous avons montré la diversité des pratiques, issues de causes multiples qui interagissent entre elles, qu'il n'existe pas une représentation mais des représentations de la propreté de la ville en fonction de la culture, de l'éducation, de l'origine géographique et sans doute d'autres facteurs non encore explorés. En l'absence d'information – formation et de prise en compte des pratiques des hommes en relation avec la propreté, il ne paraît donc pas incongru que les normes établies ne soient pas respectées par l'ensemble des citoyens ou des usagers et surtout que cela ne modifie guère nos représentations de l'état de propreté d'une ville. Le *sale* et le *propre* mobilisent la personnalité tout entière de l'individu citadin, son histoire, son éducation, les relations affectives de sa petite enfance, et par ailleurs, renforce l'attachement à un territoire, d'une part, et la conscience d'un intérêt collectif, d'autre part.

La propreté urbaine permet d'exposer les limites de l'uniformisation des pratiques et des normes. Elle permet d'interroger les limites d'un système qui catégoriserait le bien et le mal, le formel et l'informel sans évaluer les modes d'agir, les savoirs et même, les interactions des multiples acteurs d'une entité spatiale voire d'un territoire. Les experts déterminent des norme. Comment appliquer une même norme en tous points d'une ville ? Les prises de décision omettent de prendre en compte les représentations, les pratiques, les limites, les seuils, en d'autres termes le citoyen. Serait -il possible d'explicitier la prise de décision, à défaut de la partager ? L'enjeu ne serait il pas aujourd'hui de prendre en considération les représentations sociales et spatiales ? En d'autres termes, comment *arrondir les angles de la prise de décision* (figure 8 ) par une meilleure circulation de l'information, de la connaissance du territoire ? Comment faire émerger les représentations ? Quels outils robustes pour une collecte des savoirs, des discours, etc.

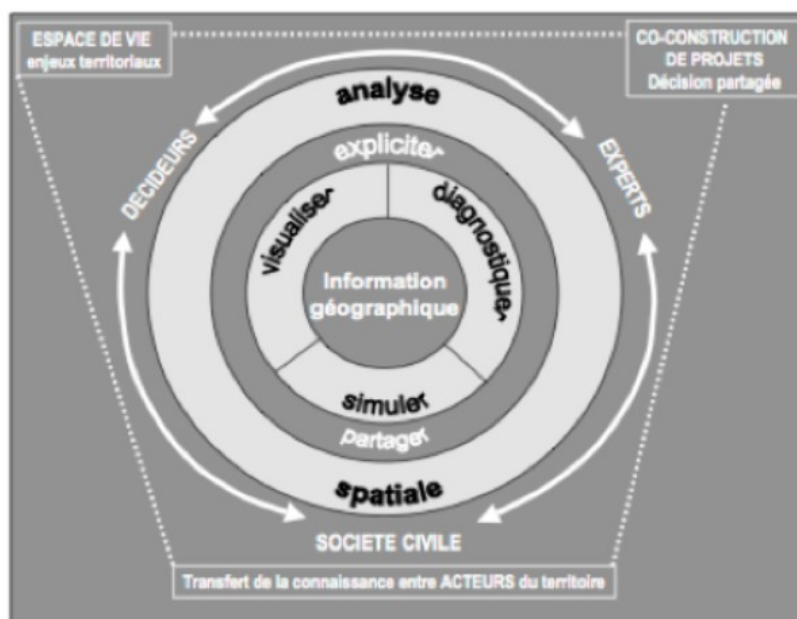
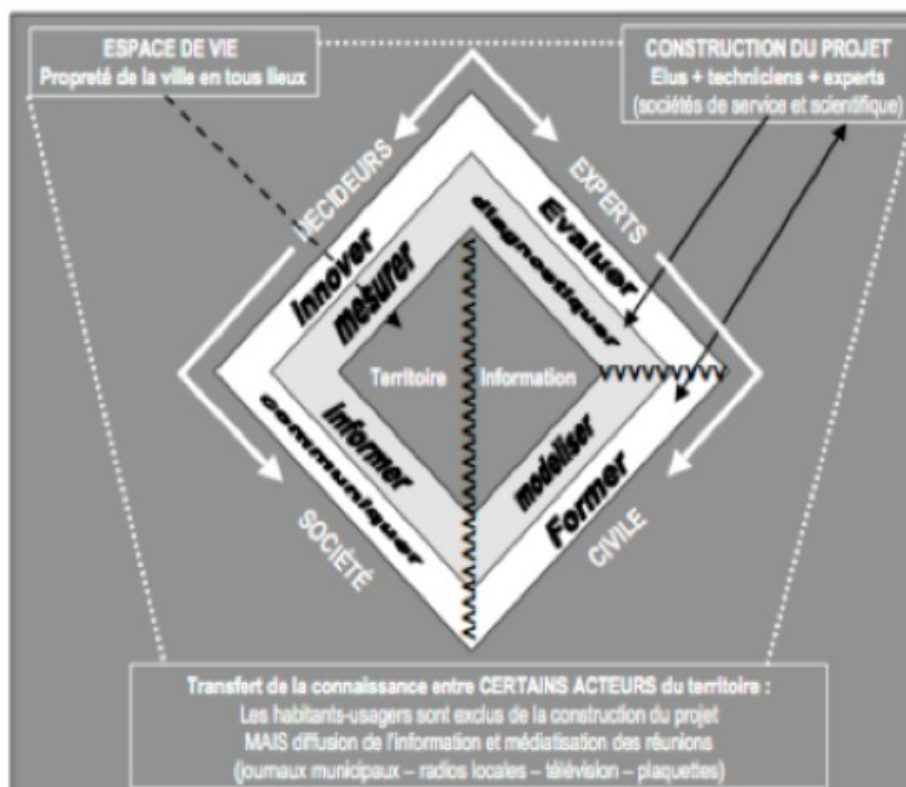


Figure n°8 : de l'intérêt de la mesure (outils de l'analyse spatiale) pour une information territorialisée. source N. Dubus (schéma n°1) complétée par F. Jacob 2011 (schéma n°2)

